Le problème de la nomination de la langue ukrainienne

Victoriya Saïdi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/315>
DOI : 10.4000/edl.315
ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2009
Pagination : 101-114
ISBN : 978-2-940331-21-5
ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Victoriya Saïdi, « Le problème de la nomination de la langue ukrainienne », *Études de lettres* [En ligne], 4 | 2009, mis en ligne le 15 décembre 2012, consulté le 18 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/315> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.315>

LE PROBLÈME DE LA NOMINATION DE LA LANGUE UKRAINIENNE

« Petit russe », « russe méridional », « ruthène », « russe » et enfin « ukrainien », autant de noms attribués à une seule langue à des époques différentes et par des pouvoirs différents. Dans cet article, nous étudierons les arguments linguistiques et non linguistiques *pro* et *contra* l'emploi des différentes dénominations de cette langue pour discuter, entre autres, des controverses incessantes sur la légitimité d'utilisation des mots « ukrainien » et « ruthène ».

Le thème développé dans cet article s'inscrit dans le cadre des recherches sociolinguistiques portant sur la problématique de la nomination des langues, dont fait partie le cas de l'ukrainien.

Qu'est-ce que nommer une langue ?

Commençons d'abord par ce que « nommer » veut dire. Les dictionnaires encyclopédiques nous fournissent les définitions suivantes : *nommer*, c'est distinguer par un nom quelque chose, quelqu'un ; désigner par un nom quelque chose, quelqu'un ; qualifier d'un nom quelque chose, quelqu'un... Ainsi, donner un nom à un objet ou à une réalité, c'est les distinguer des autres objets et des autres réalités. La même chose se passe si on nomme une langue : on la distingue des autres langues.

Pour quelle raison ? Une des réponses est : pour s'identifier par rapport à l'autre, tracer la frontière entre soi-même et l'autre, délimiter les appartenances ethniques et nationales. En ce cas, on ne fait plus la différence entre la langue et la nation, du moins on n'imagine pas l'existence de la nation sans sa langue nationale et vice versa. Cette idée, inculquée dans l'esprit des générations depuis la prise de conscience de l'appartenance nationale en Europe centrale et orientale au début du XIX^e siècle,

continue à dominer. Lors d'une enquête que nous avons conduite en juin et juillet 2007 à Lviv et Kyiv (Ukraine), la plupart des interviewés, exerçant des métiers différents (y compris des linguistes), étaient persuadés que la langue ne peut pas exister sans nom, car le nom « détermine l'appartenance de cette langue à telle ou telle nation ; si le nom n'existait pas, on l'inventerait tôt ou tard », « la langue sans nom appartient à un petit peuple, qui est peu important et ne représente pas une nation ».

Une telle conception n'est pas propre qu'au monde slave. Cette question est soulevée perpétuellement, par exemple en Turquie où le discours officiel turc ne veut pas reconnaître la langue des Kurdes. Ainsi, un des adeptes acharnés de sa nationalité et de sa langue, S. Akin, en revendiquant le droit du kurde, écrit :

L'une des fonctions essentielles du nom est de rendre présents les objets du monde, de les porter à l'existence. S'il est difficile d'envisager un objet sans nom, puisque tout tend à être nommé dans le réel, il est impossible de concevoir un nom sans l'objet qu'il sert à désigner : le nom est toujours le nom de quelque chose. De par son existence, il catégorise et renvoie à un segment du réel, en servant la médiation entre le monde et le langage. Dans ce rapport dialectique, l'usage du nom revêt bien entendu une importance particulière : dire le nom d'un objet revient à en reconnaître l'existence, à lui faire une place dans l'ensemble des segments constitutifs du réel. Inversement, ne pas dire le nom et l'éviter traduisent un rapport conflictuel à l'égard de l'objet qu'il sert à nommer¹.

Donc, le fait de ranger une langue parmi des objets s'inscrit dans le cadre du positionnement « moi et l'autre », « nous et les autres ». C'est de cette façon que certains enquêtés, en donnant la réponse à la question : « Pouvez-vous imaginer que votre langue n'a pas de nom ? » disaient : « Non, c'est impossible, parce que tout objet a un nom. Ce qu'on ne peut nommer n'existe pas ».

Alors, on nomme une langue pour la faire exister comme tout autre objet du monde :

[...] donner un nom résulte d'un processus constructiviste : c'est faire exister une réalité qui ne l'était pas auparavant, c'est homogénéiser, clôturer un ensemble de réseaux ou d'éléments à l'origine en relation

1. S. Akin, « Comment ne pas nommer une langue ? », p. 23.

les uns aux autres de manière hétérogène [...], nommer c'est en quelque sorte construire et immédiatement figer ce construit tout en voulant le donner comme un réel, comme un objet du monde².

Le nom circonscrit des frontières, soit imaginaires soit réelles : sociales, religieuses, idéologiques, politiques et administratives. En attribuant un nom à une langue, on la transforme en un objet homogène et réel, ce qui permet aux politiciens de la manipuler et de la mettre à profit en poursuivant des buts politiques :

A partir du moment où une langue a un nom, elle devient un objet homogène, non plus un ensemble dans un diasystème, mais objet de politique linguistique, d'éducation, enjeu de la constitution d'un Etat-Nation. Elle devient aussi, et surtout, objet de discours, qu'il est si facile de confondre avec un objet du monde³.

Certes, une langue sans nom ne pourrait jamais devenir objet de manipulation, ni des puissances publiques, ni de tel ou tel groupe ethnique. La puissance publique cherche à profiter du nom d'une langue, soit en imposant une seule langue comme dominante dans un pays plurilingue, qui doit servir à conforter son pouvoir⁴, soit en reconnaissant l'idiome d'une minorité sociale pour faire face à une autre force nationale menaçant son existence politique. Dans le dernier cas, l'Autriche-Hongrie nous semble exemplaire. Ainsi, pour contrer l'élément polonais en Galicie orientale, les autorités autrichiennes utilisèrent le russe en plusieurs reprises. La politique linguistique du gouvernement autrichien envers le russe fut qualifiée de politique de balance par certains chercheurs (A. Pypin, E. Kruba), car Vienne se montrait tantôt en faveur du russe, tantôt en faveur du polonais selon ses intérêts politiques.

Quant aux groupes ethniques, il faut citer ici la renaissance nationale et des nationalismes qui en résultent : le processus de purification et

2. C. Canut, « A la frontière des langues », p. 444.

3. P. Sériot, « Faut-il que les langues aient un nom ? », p. 167.

4. Voici deux exemples. La politique de russification dans l'Empire russe : au XIX^e siècle, le projet d'une grande nation russe englobant le grand russe, le petit russe et le biélorusse ou la centralisation linguistique (l'imposition du français [patois français]) sur tout le territoire de la France aux XVI-XVII^e siècles suite à la centralisation politique du Royaume de France ; ajoutons-y la domination de la langue nationale dans chaque Etat-Nation contemporain.

celui d'homogénéisation des langues dites nationales depuis le début du XIX^e siècle jusqu'à nos jours :

L'homogénéisation se renforce par une série d'interventions sur les langues : alors que les Serbes tentent de « serbiser » leur langue en évitant les termes proches de la variété croate, en traduisant les œuvres littéraires croates et en prônant l'alphabet cyrillique, les Bosniaques « arabisent » et « turquisent » leur langue⁵.

De la même façon, les Ukrainiens ont « ukrainisé » leur langue. Le processus d'« ukrainisation » commença à la fin du XIX^e siècle en Galicie orientale (la partie occidentale de l'Ukraine contemporaine).

Il est nécessaire de préciser que le territoire de l'Ukraine actuelle fut partagé en grande partie entre deux empires. En Petite Russie (l'Ukraine centrale et orientale) qui faisait partie de l'Empire russe, les habitants étaient nommés « Petits Russiens », rarement « Ukrainiens », tandis que la langue était désignée comme « petit russe » ou « langue russe méridionale » [*malorossijskij, južno-russkij jazyk*]. L'ethnonyme « ukrainien » a évincé complètement celui de « petit russe » sur ce territoire seulement au début du XX^e siècle. Quant à la Galicie orientale (aujourd'hui l'Ukraine occidentale), annexée à l'Autriche-Hongrie en 1772, le peuple s'y qualifiait de *Rusyny*, et la langue était nommée *rus'kyj jazyk* ou *rus'ka mova*⁶ avec un seul *s* ; ces noms sont liés avec la *Rus'* de Kiev.

Comme on ne peut pas dire en français ni la langue « ruse » (avec un seul *s*) ni le russe, car cela coïncide avec la nomination de la langue des Grands Russes : *russkij* ou *velikorusskij jazyk*, on va choisir ici le terme « russe »⁷ pour différencier ces deux nominations. L'ethnonyme « ukrainien » n'est apparu ici qu'à la fin du XIX^e siècle.

Alors, ayant imposé le nom « ukrainien » aux Galiciens qui se désignaient jusqu'à cette date comme « Russiens », les promoteurs de cette tendance cherchaient à trouver le maximum de différences entre l'ukrainien et le grand russe. L'introduction du nom « ukrainien » joua un rôle à la fois politique (l'élimination du nom « russe » qui était trop

5. C. Canut, « A la frontière des langues », p. 448.

6. Le mot *Rusyn* servait à nommer la population, mais l'adjectif dérivé était *rus'kyj*, et non pas *rusyns'kyj*.

7. *Ruthenisch* en allemand et *rusin* en langue locale, que nous traduisons ici par *russe*.

proche de « russe » permettait de parler d'une nation ukrainienne différente de la nation russe), et idéologique : la création d'un mythe national ukrainien dont l'objectif principal était de contrer celui de la « Grande Nation russe » englobant les Grands Russes, les Petits Russiens (les Ukrainiens) et les Biélorusses.

L'œuvre fondamentale du professeur M. Hruševs'kyj *Histoire de l'Ukraine-Rus'* [*Istorija Ukrainy-Rusy*] (1897-1902) poursuivit l'objectif de confirmer scientifiquement l'ancienneté et l'authenticité du peuple ukrainien (russe et petit russe) et de sa langue, et de démontrer son indépendance vis-à-vis des Grands Russes.

Dans le milieu intellectuel russe, les noms « Ukraine » et « ukrainien » ne furent pas acceptés, mais plutôt remis en cause. En les mettant souvent intentionnellement entre guillemets, pour manifester leur protestation (car derrière le nom est entendue l'existence d'une nation différente de la leur), les historiens et les chercheurs russes anti-ukrainiens les plus convaincus orientèrent tous leurs efforts pour s'opposer au « séparatisme ukrainien » (le nationalisme politique ukrainien).

Ces réactions en Russie sont multiples, nous en citerons quelques-unes. En 1900, le professeur slaviste T.D. Florinskij écrivait :

Le processus de création d'une langue particulière « ukraino-russienne » [*ukrainsko-russkij*] en tant que langue de culture se particularise par son côté factice et est dépourvue de toute viabilité [...]. En fait, si le parti populiste séparatiste n'existait pas, et si ses membres, au lieu de se donner de la peine pour élaborer leur langue particulière scientifique et cultivée « ukraino-russienne » avaient concentré leurs forces en pleine harmonie avec le parti vieux-russe sur l'expansion de la langue russe, la situation des Russes en Autriche aurait été autre⁸.

Actuellement certains auteurs russes, par exemple V.N. Osipov, estiment que les terres de l'Ukraine contemporaine sont peuplées par des Russes, et qu'il n'existe pas plus d'Ukrainiens que de Biélorusses :

[...] nous ne considérons pas les Ukrainiens et les Biélorusses comme des peuples à part. Nous sommes trois branches d'une seule nation

8. T.D. Florinskij, « Maloruss'kyj jazyk i ukrains'ko-rus'kyj literaturnyj separatizm », p. 356.

indivisible [...]. Le nationalisme ukrainien est une invention qu'on peut comparer avec le nationalisme sibérien ou celui de la région du Don⁹.

Le publiciste russe S. Rodin est d'avis que la domination polonaise en Russie méridionale ne changea ni sa nationalité, ni sa langue : bien qu'elle fût souillée par les polonismes, cette langue resta russe au XVII^e siècle. Les particularités qui commencèrent à distinguer la langue ukrainienne [*mova*] du russe ne démontrent pas qu'elle s'était transformée en une langue à part, mais en un nouveau dialecte de la langue russe. Les travaux des auteurs cités par S. Rodin¹⁰ datent de la fin du XIX^e - début du XX^e siècle et « prouvent » que sur le territoire de la Russie méridionale il n'existait pas de langue ukrainienne. Le fait que l'ukrainien [*ukrmo*] était imposé à la Petite Russie en tant que langue maternelle fut dicté par la politique, car l'ukrainien n'est pas un phénomène culturel, mais plutôt anticulturel, le fruit des efforts des forces anti-russes voyant en lui le moyen efficace pour dénationaliser la population russe [*russskoe naselenie*] de la Russie occidentale et méridionale¹¹.

En revanche, plusieurs chercheurs et historiens ukrainiens, pour faire face aux attaques de leurs homologues russes, cherchent actuellement à prouver l'authenticité de l'ukrainien et à justifier son existence. Autrement dit, les attaques provoquent une réaction.

Ainsi, afin de souligner qu'il s'agit bien des terres ukrainiennes, de la nation ukrainienne et de la langue ukrainienne, les auteurs se servent uniquement de la nomination « ukrainien » même en parlant des époques où ce terme soit n'existait pas, soit signifiait autre chose¹² :

En 1834 le prêtre O. Lozyns'kyj proposa un projet dangereux d'introduire l'*abecadlo* (alphabet) polonais dans l'écriture ukrainienne¹³ ;

9. V.N. Osipov, *Russkoe pole*, p. 153, 162.

10. Les auteurs cités par S. Rodin, à savoir I.I. Sreznevskij et T.D. Florinskij, ne parlent que de la langue « petite russe ».

11. S. Rodin, *Ximera*, p. 389.

12. Rappelons qu'en Galicie orientale, le nom « ukrainien » ne fut introduit qu'à la fin du XIX^e siècle.

13. M. Vozniak, *Jak probudylos ukrajins'ke narodne žyttia v Halyčyni za Avstriji*, p. 46.

La reconnaissance de l'ukrainien se heurtait non seulement à des obstacles d'ordre politique et administratif, mais aussi à des conflits internes¹⁴;

La majorité des Ukrainiens de l'empire autrichien habitait en Galicie, la partie sud-est de l'ex *Rzecz Pospolita*, envahie par les Habsbourg après le premier partage de la Pologne en 1772¹⁵.

Il s'agit vraiment d'une guerre des noms. Les Russes identifient les noms *Rus'* et *Russie*, insistent sur le fait qu'à l'époque de la *Rus'* kiévienne (IX^e-XIII^e siècle) il n'existait que le peuple russe – *ruskij narod* (avec deux lettres *s*), que dans les anciennes chroniques, les auteurs parlaient de la Russie et du peuple russe, que le Royaume Polono-Lituanien (XIV^e-XVII^e siècle) fut peuplé par les Russes et enfin, que l'appartenance ethnique de la population de la *Rus'* orientale (lors de la domination de l'Autriche-Hongrie au cours du XIX^e siècle) ne fait aucun doute :

[...] ils sont Russes, [...] et c'est l'évidence même que ce peuple a toujours parlé russe jusqu'au moment où les « séparatistes ukrainiens » inventèrent une langue artificielle ukrainienne¹⁶.

Les Ukrainiens persévèrent, de leur côté, à démontrer que le nom *Rus'* et celui de l'Ukraine signifient tous les deux la terre ukrainienne. L'ethnonyme « Ukraine », mentionné pour la première fois dans les Annales de Kiev du XII^e siècle, fut utilisé au début pour désigner le territoire frontalier de l'Ukraine¹⁷. Mais la guerre libératrice de B. Xmelnickyj provoqua un changement de sens du nom « Ukraine » :

[...] extérieurement semblables, les termes Russie-Rus', russe-russien mettaient en danger l'indépendance nationale de la population de l'ex-*Het'mančyna* (les terres des cosaques). Pour la partie du peuple ukrainien qui se trouvait sous le joug de Moscou, le changement de l'ethnonyme devint une nécessité historique primordiale. C'est en

14. E. Kruba, « La langue ukrainienne à travers les siècles », p. 284.

15. O. Subtelnyj, *Ukraina*, p. 57.

16. S. Rodin, *Ximera*, p. 393.

17. Le mot « Ukraine » est relié étymologiquement à « kraj » 'extrémité', 'bord'.

Ukraine orientale que le nouveau terme « Ukraine » commença à se répandre¹⁸.

Quant à la Galicie orientale, elle fit un autre chemin historique, c'est pourquoi l'ethnonyme « russe » s'y est maintenu jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Ainsi, la plupart des chercheurs contemporains ukrainiens estiment qu'il est absolument légitime d'employer les noms « Ukraine » et « ukrainien » pour les époques où ils n'étaient pas en usage et où ils signifiaient autre chose qu'actuellement :

Je trouve qu'il sera juste d'utiliser rétrospectivement les termes nationaux actuels « Ukraine » et « ukrainien » [...]. Le cas de l'Ukraine n'est pas exceptionnel dans cette optique. Les historiens français intercalent sans hésitation les régions celtes et romanes dans l'histoire de la France, bien que le terme « France » soit apparu plus tard et initialement ne désignât que l'île de France (la région de Paris)¹⁹.

L'historiographie ukrainienne considère le peuple ukrainien comme représentant depuis toujours une communauté historique, ayant sa culture et sa langue :

La langue littéraire ukrainienne fut créée chez nous à une époque très ancienne, avant la conversion au christianisme, c'est-à-dire avant 998²⁰.

Pour la plupart des chercheurs ukrainiens, seuls les noms de cette communauté changèrent au cours des siècles.

Ayant examiné le discours sur la dénomination « ukrainien » au XIX^e siècle, nous pouvons constater qu'il y eut une grande divergence d'opinions sur la conception de l'ethnonyme « ukrainien », qui a varié selon le sentiment d'appartenance ethnique de chacun.

Les Petits Russiens ukrainophiles²¹ et leurs disciples galiciens (le parti des populistes) se sentaient Ukrainiens, appartenant à un peuple distinct

18. D. Nalyvajko, *Očyma Zahodu*, p. 33.

19. I. Rudnickij, « Problems of Terminology and Periodization », p. 240.

20. I. Ohijenko, *Ukrainskaja kul'tura*, p. 20.

21. Dans les années 1820-1830, en Petite Russie, les noms « Ukraine » et « ukrainien » furent liés au mouvement appelé *ukrainophilie*, inspiré du mouvement slavophile et du romantisme européen. Le mouvement se caractérisa par la nostalgie de l'époque des Cosaques, l'intérêt et la sympathie envers la poésie populaire. Avec la fondation de la

des Grands Russes, qui a le droit d'avoir sa langue littéraire et sa littérature. P. Kuliš écrivait à ce sujet :

Nous tous avons le précieux droit d'être appelés Ukrainiens [...] Permettez-moi de Vous assurer que dans mon expérience de traduction, j'ai fait tout ce qu'on pouvait faire au regard de l'ukrainien commun pour tout le peuple, l'étude et la création de la langue écrite qui font l'objet de mes efforts permanents²².

Les ukrainophiles identifiaient les noms « petit russe » et « ukrainien », c'est-à-dire qu'un homme avec une identité petite-russe était considéré comme Ukrainien. Il reste à savoir si les Russiens de Galicie faisaient partie des Ukrainiens dans la conception des ukrainophiles.

Certains Petits Russes, pour qui la notion d'« ukrainien » se distinguait de celle de « petit russe », s'opposaient aux tentatives des ukrainophiles d'écrire en ukrainien, et surtout au changement de nom :

Qui a autorisé les ukrainophiles à nous priver de notre ancien nom de Russes et de tous les attributs de ce nom, y compris notre langue commune érudite russe, élaborée par le long et laborieux processus de notre histoire, et à remplacer tout cela par *ukrainien*, apparu plus tard, quelque chose de particulier, ne désignant que la région frontalière ?²³

En ce qui concerne les Galiciens, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, ils se voyaient comme des Russiens, un peuple différent des Polonais. Leur conscience nationale balançait entre l'idée d'une communauté panrusse sur tout l'espace des frontières historiques de la *Rus'* de Kiev dont les Russiens faisaient partie et celle que les Russiens de Galicie est une ethnie distincte au sein de l'Autriche-Hongrie ; certains se considéraient comme un seul peuple avec les Petits Russes.

Le changement du nom provoqua une réaction forte chez les Galiciens, se sentant un même peuple avec les Grands Russes (historiquement et non pas politiquement) et prétendant avoir le droit de

Société secrète de Cyrille et Méthode et sous l'influence des poésies de T. Ševčenko, qui formula l'idée de renaissance de l'Ukraine, ce mouvement devint idéologique. La société élaborait la conception de l'identité ukrainienne en tant que nationale et voyait l'Ukraine comme une formation politique distincte dans la fédération slave.

22. P. Kuliš, « Lyst do P. Glibovoji », p. 31.

23. S. Gogockij, cité d'après A.I. Miller, *Ukrainskij vopros v politike vlastej i russkom obščestvennom mnenii (vtoraja polovina XIX veka)*, p. 34.

se servir d'une langue « littéraire » grande russe. Ainsi, O. Mončalovskij, « le père » de la russophilie galicienne²⁴ disait :

Pour que la culture « ukrainienne » puisse être, l'existence du peuple « ukrainien » est indispensable. Mais ce peuple n'existe pas pour l'instant, et de toute façon pas en Galicie. Nous n'avons ici qu'une variété « ukrainienne » du peuple russe²⁵ ;

En ce qui concerne l'idiome galicien, il est très proche en son essence du grand russe [...]. Malgré le nombre important de mots polonais, cet idiome a les caractéristiques essentielles (celles de la grammaire et de la phonétique) du grand russe, et toute tentative de l'attacher à une certaine langue ukrainienne distincte fera rire n'importe qui un peu au courant²⁶.

Il nous reste encore à analyser le problème du nom « russe ».

Premièrement, il faut signaler que l'historiographie européenne se sert souvent du nom « ruthène » pour désigner la population de la Galicie orientale du XIX^e siècle²⁷. Pourquoi « ruthène » ? Selon B. Unbegaun, le nom « Ruthènes » provient d'une tribu gauloise (celle des *Ruteni* de César), appliqué aux Russiens (dans le sens large de ce mot, à savoir toutes les tribus des Slaves de l'Est au cours des XII-XVI^e siècles) par les Occidentaux en vertu d'un procédé courant au Moyen-Age et qui consistait à donner aux peuples nouvellement apparus sur la scène historique des noms familiers de l'Antiquité. Plus tard, lorsque les Russiens ont été connus sous leur véritable nom, toutes ces dénominations sont devenues, pour ainsi dire, vacantes. Donc, dans l'usage latin de l'Europe occidentale et centrale, le mot « Ruthène » était synonyme de « Russe », dans la mesure où il n'en était qu'une simple traduction²⁸.

L'historien contemporain russe V.I. Merkulov voit le mot « Ruthène » (*rutini, ruteni, rutheni*), où la syllabe *ti* (*te, the*) se lit [cy] ([ci]), comme

24. Le mouvement littéraire, culturel et politique en Galicie durant la deuxième moitié du XIX^e siècle se caractérisant par la conception d'un seul espace russe historique, d'une seule langue littéraire et cultivée, par réaction anti-autrichienne.

25. O. Mončalovskij, *Svjataja Rus'*, p. 4.

26. O. Mončalovskij, *Literaturnoe i političeskoe ukrainofil'stvo*, p. 25.

27. Cf. G. Castellan, *Histoire des peuples d'Europe centrale*, p. 176-180, D. Beauvois, *Histoire de la Pologne*, p. 233, A. Gieysztor et al., *Histoire de la Pologne*, p. 584.

28. B. Unbegaun, *L'origine du nom des Ruthènes*, p. 5.

l'altération latine le plus proche du nom *Rusyny* (Russiens) par rapport aux autres dénominations (*Rugi*, *Ruzzi*), car les *Rugi* est l'interprétation de *Rusy* (Russiens) dans les langues germaniques, où la consonne dans la syllabe *gi* se prononce comme un son dur ([gy]). Selon Merkulov, les auteurs des Annales latines et germaniques y inscrivaient le nom de *Rusy* (*Rusyny*) en fonction des règles de grammaire de leurs langues, ce qui a abouti à une mauvaise compréhension de ces termes. Ainsi, A.F. Gil'ferding considérait les *Rugi* comme un peuple germanique et les *Rusy* comme un peuple slave²⁹.

Ici nous pouvons nous poser la question suivante : si le terme « Ruthène » est la traduction latine et *Rugi* la traduction germanique, pourquoi les Autrichiens (parlant allemand) n'ont-ils pas adopté la variante germanique ?

Deuxièmement, pour les Galiciens du XIX^e siècle le mot « ruthène » prit un sens péjoratif et ne signifiait pas du tout la même chose que « russe » :

Les réformes autrichiennes ont provoqué chez les Galiciens un sentiment de reconnaissance profonde envers les Habsbourg, un sentiment qui alimentait le soi-disant ruthénisme – un ensemble d'esprits régnant dans les milieux de l'élite ukrainienne occidentale jusqu'aux années 1830. Un provincialisme borné, propre à ses adeptes (c'étaient en grande partie des prêtres) identifiait les Ukrainiens uniquement avec la Galicie, l'église gréco-catholique et la caste des prêtres. La psychologie du ruthénisme aidait à opprimer et à laisser arriérées plusieurs générations d'Ukrainiens occidentaux, en les empêchant de lutter pour un destin meilleur. En imitant la noblesse polonaise (même en passant à la langue polonaise), les Ruthènes cultivaient un pseudo-aristocratie qui se manifestait par un mépris envers les paysans et « la langue des porchers »³⁰.

Mais on peut trouver une autre définition des Ruthènes, déjà dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, chez I. Franko, dans son ouvrage *Les Ruthènes* [*Rutenci*]. Selon l'auteur, l'expression « Ruthènes de Galicie » n'était ni un nom ethnographique, ni historique, mais plutôt un nom « technique » :

29. V.I. Merkulov, « Istoričeskoe edinstvo Rusi », p. 62.

30. B. Stuparyk, *Nacional'naja škola: vytoky, stanovlennia*, p. 22 sq.

C'est un ensemble des certains signes caractéristiques représentant un terme psychologique général. Il est basé, à mon avis, sur des instincts bourgeois (mesquins). Le type bourgeois qui règne dans les milieux de l'intelligentsia de l'Europe occidentale ne s'est pas encore formé complètement chez les Russiens de Galicie. Mais il existe déjà des individus portant ces signes caractéristiques. Ces individus mêmes ne comprennent pas l'essence des signes qu'ils portent, mais ils n'arrivent pas à les cacher. Donc, voilà ce qui est le propre du ruthénisme. Il représente un type de transmission, qui reflète l'époque de la décadence et de la révolution sociale³¹.

Quant à P.R. Magocsi, il voit les Russiens (en traduction française : les Ruthènes) comme une nationalité distincte. Dans son article « Une nouvelle nationalité slave : les Ruthènes de l'Europe du centre-est », il dit que les Ruthènes résident dans différents pays : en Pologne, en Ukraine (dans la Transcarpatie), en Slovaquie, en Hongrie et ailleurs³². Mais il ne mentionne pas les Ruthènes de Galicie. Donc, une question se pose ici : les Ruthènes transcarpatiques et les Ruthènes de Galicie représentent-ils un seul peuple pour Magocsi, ou sont-ils des peuples différents ? Et encore, dans les références faites par l'auteur en bas de pages, nous trouvons *Rusyn* en anglais et *Rusyn* en ukrainien (comme cela s'écrit avec les lettres latines) et non pas « Ruthène ».

En conclusion, soulignons que la question du nom en Europe orientale débouche sur un problème philosophique beaucoup plus général que le rapport entre le nom et la chose. Ce qui est paradoxal, c'est que la linguistique y est instrumentalisée pour faire comme si les noms étaient des étiquettes des choses. Mais le fait qu'il y ait des discours concurrents pour nommer l'Ukraine et la langue ukrainienne nous rappelle ce que nous soupçonnions déjà : que les noms ne sont pas la preuve de l'existence des choses.

Victoriya SAÏDI
Université de Lausanne

31. I. Franko, *Rutenci*, p. 4 sq.

32. P.R. Magocsi, « Une nouvelle nationalité slave », p. 418.

BIBLIOGRAPHIE

- AKIN, Salih, « Comment ne pas nommer une langue ? Le cas du kurde dans le discours juridique turc », *Babylonia*, 1 (2004), p. 23-25.
- BEAUVOIS, Daniel, *Histoire de la Pologne*, Paris, Hatier, 1995.
- CANUT, Cécile, « A la frontière des langues. Figures de la démarcation », *Cahiers d'études africaines*, 163/3-4 (2001), p. 443-464.
- CASTELLAN, Georges, *Histoire des peuples d'Europe centrale*, Lille, Fayard, 1994.
- GIEYSZTOR, Alexander, KIENIEWICZ, Stefan, ROSTOWOROWSKI, Emanuel, TAZBIR, Janusz et WERESZYCKI, Henryk, *Histoire de la Pologne*, Warszawa, PWN – Editions scientifiques de Pologne, 1972.
- FLORINSKIJ, Timofej Dmitrievič, « Malorusskij jazyk i ukrains'koruss'kij literaturnyj separatizm », in *Ukrainskij separatizm v Rossii. Ideologija nacional'nogo raskola*, otv.red./éd. Mixail Borisovič Smolin, Moskva, 1998 (1900), p. 330-384.
- FRANKO, Ivan, *Rutenci*, Lviv, Zahalna Drukarnja, 1913.
- HRUŠEVSKYJ, Myxajlo, *Istorija Ukrainy-Rusy*, Kiev, Naukova Dumka, 1991 (1897-1902).
- KRUBA, Emile, « La langue ukrainienne à travers les siècles », *Slovo*, 17 (1995-1996), p. 267-289.
- KULIŠ, Pantelejmon, « Lyst do P. Glibovoji », in *T.G. Ševčenko v epistoliariji viddilu rukopysiv*, red./éd. Vasilij Šubravs'kyj, Kiev, Naukova Dumka, 1966 (1861), p. 31.
- MAGOCSI, Paul Robert, « Une nouvelle nationalité slave : les Ruthènes de l'Europe du centre-est », *Revue des études slaves*, LXIX/3 (1997), p. 417-428.
- MERKULOV, Vsevolod Igorevič, « Istoričeskoe edinstvo Rusi », *Rusin*, 1 (2005), p. 3-88.
- MILLER, Aleksej Il'ič, *Ukrainskij vopros v politike vlastej i russkom obščestvennom mnenii (vtoraja polovina XIX veka)*, Sankt-Peterburg, Aletejia, 2000.

- MONČALOVSKIJ, Osip, *Literaturnoe i političeskoe ukrainofil'stvo*, Lviv, Tipografija Instituta Stavropigijskogo, 1898.
- , *Svjataja Rus'*, Lviv, Tipografija Instituta Stavropigijskogo, 1903.
- NALYVAJKO, Dmytro, *Očyma Zahodu: Recepcija Ukrajiny v Zahidnij Evropi XI-XVIII stolit*, Kiev, Osnovy, 1998.
- OHIJENKO, Ivan, *Ukrainskaja kul'tura. Istorija ukrainskoj kul'turnoj žizni*, Lviv, Tipografija Instituta Stavropigijskogo, 1918.
- OŠPOV, Vladimir Nikolaevič, *Russkoe pole. Sbornik očerkov i statej 1989-1996*, Moskva, Desnica, 1998.
- RODIN, Sergej, *Ximera. Istoričeskoe rassledovanie, «ukraincy: ix proišhoždenie, podlinnaja istoria i real'noe nastojaščee»*, Kursk, Svjatogor, 2002.
- RUDNICKIJ (RUDNYTSKY), Ivan, «Problems of Terminology and Periodization in the Teaching of Ukrainian History. Round Table Discussion», in *Rethinking Ukrainian History*, ed. Ivan L. Rudnytsky, Edmonton, Canadian Institute for Ukrainian Studies, 1981, p. 234-268.
- SÉRIOT, Patrick, «Faut-il que les langues aient un nom?», in *Le nom des langues. Les enjeux de la nomination des langues*, éd. Andrée Tabouret-Keller, Louvain, Peeters, 1997, p. 167-190.
- STUPARYK, Bogdan, *Nacional'naja škola: vytoky, stanovlennia*, Kiev, IZMN, 1998.
- SUBTELNYJ, Orest, *Ukraina. Istorija*, Kiev, Lybid', 1994.
- UNBEGAUN, Boris, *L'origine du nom des Ruthènes*, Winnipeg, Académie ukrainienne libre des sciences, 1953.
- VOZNIAK, Myxajlo, *Jak probudylos ukrajins'ke narodne žyttia v Halyčyni za Avsriji*, Lviv, Drukarnia «DİLO», 1924.